

Comment naissent les idées ?

Author : Bruno Jarrosson

Categories : [Philo Contemporaine](#)

Date : 16 octobre 2013

Un petit miracle

Il existait jadis deux Allemagne, une République fédérale allemande et une République démocratique allemande. Entre la démocratie dans les faits et la démocratie dans les mots, il y avait tout de même l'épaisseur d'un mur. L'Allemagne de l'Ouest n'avait aucun besoin de se dire démocratique puisque chacun pouvait constater qu'elle l'était. Ce qui se voit, ce qui a la force de l'évidence n'a pas besoin d'être dit.

Le langage qui porte l'idée est souvent utilisé pour dire ce qui n'est pas. Car, quand le langage dit le faux, il n'en reste pas moins vrai qu'il le dit. Le langage donne accès à l'irréel mais il est lui-même réel. Il constitue le pont entre le réel et l'irréel. Je dis ce qui n'est pas pour changer ce qui est.

Voilà pourquoi les idées, qui ne sont que des idées, sont aussi puissance et acte dans le monde. Les idées mènent le monde tout autant que les réalités matérielles. Et voilà pourquoi l'homme, seule espèce détentrice d'un langage abstrait, gouverne et transforme le monde matériel.

Mais avoir une idée, c'est tout de même un petit miracle. Cela nous arrive si souvent que nous n'y prenons pas garde. C'est comme un enfant en bonne santé : penser qu'il y a un petit cœur qui bat, des poumons qui s'emplissent d'air, un estomac qui digère, des milliards d'échanges chimiques à chaque seconde, un cerveau qui déclenche exactement les bonnes instructions quand il le faut, des muscles qui se tendent et se détendent, etc.

Si notre cerveau pouvait seulement stocker et retrouver des informations, cela serait déjà assez extraordinaire. Mais il peut en plus les combiner, les transformer, les malaxer, parfois même générer des idées qui semblent venues de nulle part. Nous allons nous intéresser au rendement de ce miraculeux générateur d'idées, à ce qui le rend plus miraculeux encore. Est-il possible de canaliser cette production ? Est-il possible d'avoir des idées sur commande ? Est-il possible de n'avoir que des bonnes idées ? Tout le monde peut-il avoir des idées ? Peut-on avoir des idées sur n'importe quel sujet ? Quelles sont les conditions à remplir pour avoir des idées ?

Les obstacles

La naissance des idées rencontre sur sa route des obstacles spécifiques. À la question : " Comment naissent les idées ? " nous serions tentés de répondre qu'elles naissent d'elles-mêmes – par entrechoquement – pour peu qu'on les laisse naître, qu'on ne leur oppose pas d'obstacle. Nous allons identifier ces obstacles.

L'éducation

Une balle de ping-pong est introduite par mégarde dans un tube de même diamètre, scellé dans le sol. Impossible de l'atteindre en enfonçant ses doigts. Comment la récupérer quand on n'a sur soi qu'un dé à coudre, un mouchoir et un ticket de métro ?

Pause.

Pose.

Oui, on pose la lecture et on cherche un moment.

Vous y êtes. Non. Allez, encore un petit effort.

Réponse : à vous de jouer (cf. commentaire n°2) !

Le système scolaire favorise ceux qui savent retrouver, à des problèmes bien posés, la solution du professeur. Dans le monde réel, les choses sont bien différentes :

- On ne sait pas si la question est bien posée. Bien souvent, nous essayons de résoudre de fausses questions et nous ne voyons pas quelle est la bonne question. Ce n'est qu'à la fin du processus que nous comprenons la vraie nature du problème. La question n'est presque jamais bien posée. C'est au sujet de l'élaborer.
- Seule la solution mise en œuvre peut être jugée. Nous ne saurons jamais ce qu'auraient donné les solutions qui n'ont pas été essayées.
- Les résultats, bons ou mauvais, peuvent être retournés par le temps. Il n'y a pas de solution bonne pour l'éternité. La bonne solution ne l'est que par rapport à un objectif limité dans un délai lui-même limité. Mais le temps continue de passer une fois le délai échu. Il y a toujours du temps derrière le temps. Et ce temps peut rendre mauvaises les bonnes idées et bonne les mauvaises idées.
- La réussite ne dépend pas seulement de la solution choisie mais aussi de l'énergie dépensée dans la mise en œuvre.

Ces phénomènes montrent que l'éducation ne nous prépare pas généreusement à résoudre les problèmes de la vie. Si bien que les réussites dans la vie et dans les affaires sont souvent le fait de personnes qui n'ont pas brillé dans le système scolaire. M. François Pinault, devenu l'homme le plus riche de France en partant de presque rien, n'a pas le bac, paraît-il. Cela ne plaide pas en faveur de ce mode d'éducation scolaire de constater que les diplômés, quand ils ne sont plus cooptés par leurs diplômes mais se trouvent dans une vraie concurrence avec les non diplômés – une concurrence fondée sur la créativité – ne retirent pas toujours d'avantage déterminant de leur éducation scolaire.

Les habitudes

Une fois étudiés les trajets entre son habitation et son bureau, il est rare que l'on revérifie qu'il n'en existe pas de plus court. Or les sens interdits ont pu changer, de nouvelles lignes de bus se créer, etc. Les habitudes, qui nous font croire après examen que l'on connaît le monde qui nous entoure, bloquent la production d'idées.

L'habitude consiste à utiliser de façon inconsciente une connexion neuronale déjà existante. Elle est donc un redoutable facteur d'efficacité puisqu'elle permet de résoudre la plupart des problèmes de façon rapide et sans s'encombrer l'esprit. Cette efficacité et le caractère inconscient de l'efficacité en font un obstacle sournois à l'émergence d'idées nouvelles et fécondes. Même si on ne peut pas le faire tout le temps, il faut donc questionner les habitudes. Pourquoi continuer à faire comme ceci ou comme cela ?

Un train traverse la forêt landaise et sa vitesse maximum est de 80 km/h. Un gigantesque feu de forêt s'est déclaré derrière le train et se déplace dans le même sens que lui, poussé par le vent à la vitesse de 150 km/h. Le feu va rattraper le train. Quelle décision prendre pour éviter d'être carbonisé ?

Les réponses vont faire apparaître que la plupart des contraintes sont en fait implicites.

- “ Je m'enfuis du train sur le côté. ” “ Ah non, vous répondra-t-on. La forêt s'étend de chaque côté et il y a aussi le feu. ” Bon, bon, il fallait le dire.
- “ Je déverse l'eau contenue par le train derrière lui. ” “ Il n'y en a pas assez. ” Dommage.
- “ J'allume un contre-feu devant le train. ” “ Oui mais pour le faire il faut arrêter le train et on ne sait pas si on en a le temps. ”
- “ Je suis en fait un oiseau et je m'envole. ” “ Non, parce que... ” Etc.

En fait, chaque réponse renvoie à une définition plus précise du cadre. Ce qui montre qu'une partie du cadre est implicite. L'habitude définit ce cadre implicite sans le remettre en question. Danger.

L'expertise

*“ Les experts sont ceux qui se trompent dans les règles. ”
Paul Valéry*

Le savoir est formalisé par des connexions neuronales qui sont activées en cas de sollicitations. Ces connexions sont donc utilisées de préférence à d'autres chemins neuronaux qui seraient pertinents par rapport au problème mais qui restent à établir. Une conséquence de ce point est qu'il est souvent plus difficile à un expert d'imaginer une nouvelle méthode pour résoudre un problème dont il est spécialiste qu'à celui qui sait ne rien connaître du sujet et qui n'a donc pas besoin de remettre en question ses pratiques antérieures.

Le travail créatif inconscient puise son matériau dans la mémoire, dans le savoir. En ce sens, le savoir est le principal allié de la création. Mais, dans le même temps, le savoir encombre, le savoir ferme, bref le savoir en sait trop de choses pour désirer savoir davantage. Le savoir est désir repus quand la création nécessite un désir intact.

Le jugement

Pour arriver à destination – une bonne idée – il est courant de passer par des étapes

intermédiaires, qui ne sont pas pertinentes comme solutions au problème posé. Ces étapes intermédiaires sont fragiles, il n'est pas difficile de démontrer, par la déduction, leur inadéquation. Si nous sommes jugés pendant cette phase, nous sommes donc mal jugés. Si l'idée est jugée pendant cette phase, elle mourra sans avoir eu sa chance. Si nous pensons seulement que nous allons être jugés, nous taisons ces idées intermédiaires pour n'être évalué que sur la très bonne solution finalisée. En raccourcissant ainsi la course de l'imagination, les solutions sont plus immédiates et donc plus pauvres. Le jugement peut même bloquer complètement la production d'idées.

Les gens qui ne commettent jamais d'erreurs sont des gens qui ne tentent jamais rien de nouveau. Les gens qui ne disent que des choses parfaitement démontrées du point de vue de la dialectique ne risquent pas d'innover.

Exigez de vos collaborateurs qu'ils commettent des erreurs. Cela prouve qu'ils essaient d'innover.

Par contre, hors des jugements trop rapides, on n'est pas totalement à l'abri d'un succès.

La recevabilité

Certaines inventions ne sont pas recevables dans les croyances d'une époque. La machine à vapeur a été inventée à l'époque de Jésus-Christ. Mais elle est considérée néanmoins comme une invention du début du XIXe siècle. En tant qu'invention, elle n'est qu'une réalité en puissance comme aurait dit Aristote. Pour devenir une réalité en acte, il lui faut rencontrer le projet d'une époque. Au début du XIXe siècle, la machine à vapeur rencontre le projet de l'époque qui est le progrès par la diffusion de la technique dans le processus de production.

Le fax est né au XIXe siècle, il s'appelait le bélinographe.

Une invention doit donc bien davantage être adoptée qu'adaptée.

Soyons rigides sur la flexibilité

Deux trains partent respectivement de Paris et Marseille, villes distantes de 800 kilomètres. Les deux trains vont à 200 kilomètres/heure. Un bourdon, en gare de Paris, prend peur quand la locomotive s'ébranle et s'élanche sur la voie pour Marseille. Il vole à 400 kilomètres/heure. Quand il rencontre le train de Marseille, il repart terrorisé vers Paris. Quand il rencontre le train de Paris, il rebrousse chemin vers Marseille. Il vole ainsi de l'un à l'autre train, jusqu'à ce que les deux trains se croisent et qu'il tombe mort. Combien de kilomètres aura-t-il parcouru avant de mourir ?

Pour résoudre ce problème simplement, il faut le recadrer donc être flexible.

Première solution intuitive : calculer la distance de chacun des parcours et additionner toutes ces distances. Cette solution, bien qu'intuitive, est difficile à mettre en œuvre car le bourdon fait une infinité d'aller-retour .

Renonçons donc à faire des additions pour regarder le problème à partir des vitesses (recadrage). Quand les trains se croisent, ils ont fait 400 kilomètres (ils se croisent à mi-chemin). Pendant le même temps, le bourdon en a parcouru le double puisqu'il va à une vitesse double. Réponse, 800 kilomètres. Gagné.

Nous connaissons la réalité en utilisant des représentations qui préexistent aux sensations et que l'on appelle aujourd'hui " paradigmes ". Le paradigme possède les caractéristiques suivantes :

- Il est irréfutable par décision méthodologique. Dans la mesure où le paradigme construit la connaissance, il ne peut pas être détruit par ce qu'il construit. Le toit ne peut pas se permettre de saper les fondations.
- Il conditionne la lecture des faits. Le paradigme n'est pas issu des faits mais au contraire les organise, permet de les voir. Seule l'existence du paradigme permet de comprendre qu'il existe des polémiques sur ce qu'est la réalité. La définition de la réalité met des paradigmes en concurrence.
- Quand le paradigme est pris en défaut par un fait, il n'est pas abandonné. On invente une hypothèse – appelée hypothèse ad hoc – qui permet de sauvegarder le paradigme.

Le paradigme constitue donc une forme de rigidité inaliénable dans notre façon de connaître. Et cette rigidité est elle-même l'ennemie de la flexibilité. Comme la flexibilité est elle-même l'amie de la créativité, on peut conclure que notre façon de connaître ne nous pousse pas à la créativité. Selon le vieil adage militaire : les ennemis de mes amis sont mes ennemis.

La flexibilité peut se définir comme la capacité de construire la réalité à travers des paradigmes différents. Cela peut commencer par une ambition plus modeste qui consiste à saisir une situation selon des angles différents. Une personne humaine, par exemple, sera tout à la fois :

- un électeur,
- un acheteur de chaussures,
- un papa,
- un piéton,
- un promeneur de chien,
- un fonctionnaire,
- un footballeur,
- un confident,
- etc.

Il est bien sûr naturel qu'on ne voie dans une personne donnée que certaines de ces dimensions, comme nous le faisons. Il est contraire à la nécessité des paradigmes de considérer toutes ces potentialités simultanément dans notre champ de conscience. Il est possible que cette réduction s'opère le plus fréquemment sur la dimension fonctionnelle. Une brique... est faite pour faire des maisons. Un bonbon pour être mangé, un serpent pour mordre ou pour être tué, une voiture pour se déplacer ou pour s'affirmer, etc.

La flexibilité commence quand nous nous abstenons de voir dans un contrôleur de train seulement un individu qui regarde si votre billet est valable ou vous renseigne sur votre heure d'arrivée.

C'est aussi quelqu'un qui a des enfants, qui a des problèmes de fin de mois, qui veut bien faire son travail, qui est timide ou colérique, qui n'a pas eu le temps de boire son café ce matin, qui veut se faire apprécier, etc. Tout à coup, les idées que je peux avoir si je suis en relation avec lui

sont beaucoup plus nombreuses que dans le cas où je le réduis à un ennui potentiel.

Quand on expose cela en séminaire de créativité, il y a généralement une personne de bon sens pour objecter que la réalité est la réalité, qu'un verre est un verre, qu'un con est un con, etc. Il n'y a finalement qu'un séminaire de créativité qui n'est pas tout à fait un séminaire. Ce type de discours contient une simplification qui peut nous égarer. Bien entendu, il n'existe qu'une seule réalité, mais il existe autant de représentations de la réalité que d'individus. Or nous n'avons accès qu'à des représentations de la réalité, pas à la réalité elle-même. De plus, cette représentation de la réalité peut changer la réalité.

Manier les paradoxes c'est comme faire le grand écart pour un danseur, ça assouplit. Ce n'est pourtant pas en manier un d'affirmer que si ce que je vois dépend du réel, le réel dépend aussi de ce que je vois.

Si je prends un individu pour un con, en affirmant que c'est la réalité, cet individu va s'en apercevoir et ne pas m'apprécier. Il va donc se comporter de façon hostile et deviendra vraiment " con " pour moi, ce qui me permettra d'affirmer : " Je le savais, j'avais raison, c'est un con ".

C'est un problème de la même classe que celui de la poule et de l'œuf : quel était le premier ?

Cela se comprend aisément dans le domaine des interactions personnelles. Cela reste vrai pour la réalité matérielle, comme " un verre est un verre ". Dès que j'ai dit " verre " en prenant un verre, il est probable que je m'en servirai pour mettre un liquide buvable dedans. J'aurais réduit ce verre à ce que j'en ai vu. Et j'aurai la confirmation de mon affirmation. Mais si je voyais dans ce verre une loupe pour allumer un feu au fond d'un bois loin du monde et en plein midi, alors je saurai qu'un verre est aussi une loupe. Et aussi un pied de table, un cendrier, un pot de fleur, un imprimeur de cercle, un garde mouche, un poids, un aquarium, un xylophone, etc. La flexibilité consiste à voir tout cela à la fois dans un objet, une personne, un système.

On a tendance à croire que les enfants, qui pourraient facilement utiliser un verre comme aquarium, sont naturellement créatifs et flexibles. Ce n'est pas si sûr. On pourrait penser qu'ils ne savent pas encore à quoi sert exactement tel ou tel objet et qu'avant de le savoir, ils parcourent tous ses potentiels. Notre éducation consiste à leur transmettre l'usage principal des objets qu'ils rencontrent. Réduit-on leur créativité ?

Vous êtes à la barre d'un voilier qui remonte un fleuve, quand vous découvrez que la hauteur de votre mât principal ne vous permet pas de passer sous le pont qui vous fait face. Trouvez plusieurs moyens de franchir l'obstacle.

C'est bien connu, un voilier flotte et un pont est dur. Impossible d'imaginer que le voilier s'enfonce sous l'eau et pourtant cela résoudrait le problème. Vous venez d'inventer le sous-marin. Si vous pensez qu'un sous-marin n'a pas de voile, vous venez d'inventer le sous-marin à voile, qui ne nécessite pas d'énergie pour naviguer en surface. Un pont est dur, ça ne se soulève pas. Pourtant, cela serait pratique. Vous venez d'inventer le pont-levis. Un voilier ne vole pas. Pourtant cela résoudrait le problème. Vous venez d'inventer l'hydravion. Ou le ballon dirigeable dont la nacelle est un bateau si vous préférez ne dépendre que d'Éole.

Il y a pourtant encore des dirigeants qui font des séminaires de **créativité** pour motiver leurs troupes

Un jour quelqu'un monte sur une montagne, partant à sept heures du matin et arrivant le soir. Le lendemain, la même personne part à sept heures du sommet et redescend par le même chemin. La question est la suivante : existe-t-il un point du sentier que le randonneur occupe à chaque voyage exactement à la même heure du jour ?

Cette question, selon le cadre dans lequel on la considère, peut constituer soit un casse-tête, soit une question facile. Si l'on considère le problème tel qu'il est posé strictement, la solution n'est pas immédiate. Par contre, une modification du cadre permet de le résoudre très facilement. Supposons que la montée et la descente ne se fassent pas à un jour d'intervalle mais le même jour par deux personnes différentes. Une telle supposition consiste à changer la nature du problème puisqu'il s'agit, dans le problème posé, d'un seul promeneur, mais formons la néanmoins. Il est clair alors que celui qui monte et celui qui descend se croisent quelque part. Donc la réponse à la question est évidemment oui. Pour résoudre le problème de façon immédiate, il a fallu sortir du cadre habituel et construire un cadre différent. Le cadre du problème posé, c'est un même promeneur et deux jours différents. Le cadre qui conduit à la solution, c'est un seul jour et deux promeneurs différents. La solution est consciente, visuelle, on voit le chemin, le promeneur qui monte à la rencontre de celui qui descend. Pour résoudre le problème, il faut changer de cadre. Dans son livre *L'art de se persuader des idées douteuses, fragiles ou fausses* Raymond Boudon raconte, tests à l'appui, que ce problème n'est généralement pas résolu par les personnes à qui on le pose. Cet échec nous place de plain-pied dans le mystère de la création. Rien n'indique, en effet, dans l'énoncé du problème, qu'il faut changer le cadre. L'énoncé est plutôt de nature à nous orienter sur de fausses pistes. Il y a un risque d'échec, une difficulté. La créativité, avant de créer de la motivation, a elle-même besoin de motivation pour éviter de se décourager.

Un proverbe vient toujours au secours de celui qui sait le retenir. En l'occurrence : " On ne fait pas boire un âne qui n'a pas soif ". Une équipe qui n'a pas envie de chercher (" Qu'avons-nous à y gagner ? ") ne produira pas un bon travail créatif. C'est pourquoi la motivation est un pré-requis à la créativité (il y a pourtant encore des dirigeants qui font des séminaires de créativité pour motiver leurs troupes).

Confiance et patience

Dans le domaine de la créativité comme dans celui de l'amour, le temps ne respecte que ce que l'on fait avec lui. Créer revient à vivre une histoire d'amour. Les quatre étapes de la découverte énoncées par le mathématicien Henri Poincaré :

- information,
- incubation,
- illumination,
- validation.

Il est clair que l'incubation demande du temps. Il faut donner du temps aux créateurs, y compris le temps de musarder dans des impasses. Comme on le dit parfois : " Des chercheurs qui cherchent on en trouve, mais des chercheurs qui trouvent, on en cherche. " Et cela est assez normal car

l'illumination est beaucoup plus rapide que l'incubation. Le phénomène d'illumination introduit d'ailleurs l'imprévisible dans le processus. C'est en posant le pied sur le marchepied d'un omnibus que Poincaré trouve la solution de son problème. Imprévisible contre prévisible, immédiateté de l'illumination contre lenteur de l'incubation, deux logiques temporelles se confrontent.

La découverte (tout comme l'invention) prend du temps, réclame des échecs. Thomas Edison lui-même, considéré comme l'homme le plus inventif de tous les temps, répondait aux personnes qui lui demandaient comment il avait eu l'idée de l'ampoule à incandescence : " En ayant 999 idées d'ampoules qui ont brûlé ". Cette invention est du reste tout à fait typique d'un processus créatif. Edison a en effet dû changer le cadre du problème pour trouver la solution. L'ampoule a pour fonction de protéger le filament de l'air. Au contact de l'oxygène, le filament se consume. Tous les chercheurs de l'époque cherchaient à faire le vide parfait à l'intérieur de l'ampoule. Dans le vide en effet, le filament chauffé par un courant deviendrait quasi-éternel et rayonnant.

Edison reformula le problème. Le problème posé était : " Comment faire le vide ? ". Edison se dit que, puisqu'on ne parvenait pas à faire un vide assez parfait, il fallait revenir au cadre initial : " Comment se débarrasser de l'oxygène ? " Il y a deux solutions (il y a toujours deux façons de repeindre un mur, on peut prendre une grande échelle et un petit pinceau ou une petite échelle et un grand pinceau) soit faire le vide soit mettre un autre gaz à la place de l'oxygène.

Puisqu'on ne parvenait pas à faire le vide assez parfaitement, autant que l'ampoule soit pleine. Oui mais de quoi ? Si on mettait quelque chose qu'on choisissait ? Avec quel gaz la combustion de filament serait-elle ralentie ? Quelques connaissances en physique et chimie en plus – eh oui, les connaissances techniques sont elles aussi utiles en créativité – et Edison avait déterminé qu'en mettant un gaz rare dans l'ampoule, celle-ci vivrait longtemps.

Pour créer la lumière il fallait celle du temps et de la confiance.

La coopérativité lectorielle

" Avez-vous déjà vu une diligence suspendue à un arbre ? " Non. Et pourtant peut-être que si. Sur un sapin de Noël par exemple. Et c'était peut-être dans un film. La question a donc du sens et un sens si on cherche à lui en trouver un.

Être lectoriellement coopératif, c'est accepter de rechercher un sens à tout ce qui se produit et se dit autour de nous. Cette attitude d'esprit est profitable à la créativité en particulier et aux rapports humains en général.

Mais quoi, ceci ne frise-t-il pas l'absurde ? Le sens n'est-il pas donné avec le message ? Il faut croire que non. Selon une distinction classique, le sens est autre chose que la signification. La signification est objective, unique, elle ne dit que ce que dit le message. Si je dis : " Il pleut ", ce message signifie purement et simplement qu'il pleut. Le sens, au-delà de la signification, est donné par le récepteur du message. Il est donc subjectif. On peut ainsi attribuer des sens variables au message " Il pleut ". Quelques exemples de sens que l'on peut attribuer à ce message :

- Ne sors pas maintenant, attends un peu.
- Ta conversation est ennuyeuse.

- Tu devrais prendre ton parapluie.
- Changeons de sujet.
- La météo raconte n'importe quoi.
- Il n'y a plus de saison.
- Les vacances commencent mal.
- J'en ai marre de ce pays au climat pourri.
- On n'aura pas d'impôt sécheresse (avocat de l'ange).
- Ai-je pensé à fermer les fenêtres à l'étage ?
- On va faire des économies d'arrosage.
- Etc.

Celui à qui s'adresse le message peut effectivement lui attribuer tous ces sens et d'autres encore. Les malentendus sont souvent fondés sur des différences d'attribution de sens entre l'émetteur et le récepteur. Ce qui montre que cette attribution de sens a un caractère subjectif. Pour créer il faut attribuer des sens divers à ce qui se passe autour de nous.

Il faut le faire parce que rien ne nous oblige à le faire. Si nous ne voulons pas comprendre, si nous ne voulons pas attribuer de sens aux choses, alors nous ne comprendrons rien et les choses garderont leur sens le plus banal. Il n'est pire sourd que celui qui ne veut pas voir.

Cette coopérativité lectorielle introduit une coopération bienveillante entre moi et les autres ou entre moi et le monde. Et cette bienveillance est indispensable parce que, nous l'avons vu, la création dans sa phase la plus créative est vulnérable à la critique. Sans bienveillance elle ne vivra pas de même que l'enfant ne tiendra ses promesses que s'il bénéficie d'abord de la bienveillance des adultes.

Le terme quelque peu barbare de " coopérativité lectorielle " associe de fait deux mouvements de l'esprit qui ne cohabitent pas habituellement, celui qui consiste à coopérer donc à ouvrir des possibles et celui qui consiste à lire le réel donc à réduire les possibles jusqu'à une interprétation unique. Donner un sens, c'est rejeter les autres sens donc réduire le possible. Coopérer au contraire suppose une attitude d'accueil à l'altérité. Cette antinomie de la raison où la coopérativité lectorielle puise son intérêt en fait une qualité rare qu'il convient d'encourager. *Confiance, patience et coopérativité lectorielle pour des accouchements d'idées sous péridurale.*